

DOSSIER DE PRESSE

JUNKPAGE

Novembre 2021



© Bruno-Claude Piretti

Ce qui s'appelle encore peau, Jeanne Simone

LAURE TERRIER Cinq électrons libres cherchent le contact tactile dans le nu du plateau. La chorégraphe revient dans la boîte noire pour une pièce sans bords nets. Poreuse et pleine de dé-bords. Après une première à la MÉCA, en octobre, Ce qui s'appelle encore peau se joue à Tulle.

SKIN TOGETHER

La peau qui rougit, la peau qui relie, la peau élastique, la peau transpirante. Laure Terrier tourne autour de cette surface de contact avec le monde, dans une pièce de corps et de sons, presque sans parole. La chorégraphe, fondatrice de la compagnie Jeanne Simone, n'a pas créé dans le dedans du théâtre depuis plus de quinze ans. Avec *Ce qui s'appelle encore peau*, elle se demande ce qu'il resterait de ces années à arpenter le dehors. Comment sa bande d'interprètes fidèles – Mathias Forge, Céline Kerrec, Camille Perrin, Anne-Laure Pigache, qui étaient déjà tous là dans *Nous sommes* – allait-elle interagir, coupée de la vie de la rue, sur un plateau nu? À quelle intériorité collective allait-elle parvenir? On ne se refait pas. Ça et là subsistent sur le grand plateau nu de la MÉCA ces rappels des grands espaces : ciel azur nuageux, forêt profonde, demi-caravane, bruits lancinants de la circulation ou grillons magiques de la nuit. Mais les cinq performeurs – Laure Terrier y compris – n'ont plus de passants avec qui interagir. Alors ils regardent en eux-mêmes. Ils nous regardent. Ils s'entrecroisent, ils se reniflent, et entremêlent leurs chairs et corps sociaux, presque dénudés. Elle, au micro, égrène, tout en tension rentrée et voix habitée, des qualificatifs de la peau. Lui, en jupe-paysage, se reflète dans le sol-miroir d'encre, tel un animal à mille pattes, sphinx géométrique et organique. Elle, nue, métamorphose son espace vital dans un corps à corps avec une chaise pliante.

Dans cette pièce à fleur de pores, la nudité n'est plus cette évidence qui parcourt parfois les scènes de danse contemporaine, « cet autre costume », comme le dit Laure Terrier, mais un questionnement intime, social, que chaque danseur résout à sa façon : montrant sans ambages, dévoilant timidement. Ici la culotte qui s'étire par le bas, là le t-shirt qui remonte sur la poitrine... Ces fragments de corps révélés ne font bientôt plus qu'un dans une lente coulée collective du fond vers le bord de scène. La danse n'est plus composition précise des gestes, ni structuration savante de l'espace, mais confrontation à la masse, aux poids partagés, aux accrochages de peaux comme ces frottements d'archer sur les cordes du violoncelle.

Lumière, noir, lumière, noir. La demi-caravane qui trône là, si évocatrice du camping des seventies avec ses coussins à fleurs orangées, se transforme en abri nocturne d'ébats cul par-dessus tête, révélant les puissances de la nuit. Les arbres de la forêt suspendue perdent le décompte des nuits et des jours. Timber Timber en sourdine entraîne un duo-contact. Imperceptiblement, la pièce monte en tension. En attentions stridentes. Perd ses repères. Laure Terrier pose un ultime solo tendu, sculpture antique, femme sans âge, figure mythique. Au-devant de nous, Camille Perrin délie pieds, jambes, corps, dans un mouvement étiré et lent comme du buté. L'atmosphère s'épaissit un peu plus, chargée de ce qui s'est échangé de pore à pore, pendant cette heure imprécise. Un supplément de vibrations 57

Ce qui s'appelle encore peau, Jeanne Simone.

jeudi 25 novembre, 20h30, Théâtre de Tulle, Tulle (19), www.sn-lempeinte.fr

Pour "Ce qui s'appelle encore peau", Laure Terrier et ses quatre complices "sortent" de leur lieu de prédilection - l'espace urbain (cf. "Sensibles quartiers") - pour élire le plateau comme lieu de leurs recherches. Désormais à l'abri des bruits du dehors, dans un environnement sonore qu'ils créent de toutes pièces, ils vont dans une juxtaposition de "tableaux vivants" tenter de mettre à jour les mystères de la peau, cette frontière perméable, lieu d'échanges physiques et sensuels entre soi, les autres et l'environnement.

Entre une caravane posée là et une peinture de nuages en toile de fond, les corps se plaisent à glisser, à s'enjamber, à se regrouper, pour "se découvrir" sensuellement dans des chorégraphies harmonieuses d'où émane le plaisir palpable du contact avec l'autre, semblable et différent. La parole au micro commente les mille et un états de cette membrane tactile, se métamorphosant autant que le désir, et sans laquelle aucun de ces plaisirs ne serait.

À la poésie sensuelle des corps vêtus sous lesquels on sent "battre la peau", succèdent nombre de tableaux questionnant le rapport que chacun entretient avec sa nudité. Pour accompagner ce corps-à-corps intime, comédiens et comédiennes s'accordent pour expérimenter face au public ce lien des plus personnels qui les relie à leur enveloppe charnelle dévoilée. Pour ce faire, "l'exposé" du nu n'hésite pas à épouser des figures diverses et variées, portées par les accents d'instruments n'hésitant pas eux non plus à donner de la voix, le tout soutenu par un "dé-lire" poétisant les errements sauvages des "moi peau" mis à nu.

Si l'on ne peut douter de l'engagement des artistes, le ressenti ne semble pas à la hauteur de leur implication. En effet, la juxtaposition, une (longue) heure durant de séquences à portées très inégales - les unes créant une poétique propre à ressentir les battements à fleur de peau, les autres pouvant être apparentées à des parades de foire avec leur cortège de montreurs -, coupe souvent de l'essentiel : explorer sans tabou, mais sans complaisance non plus, les échanges subtils entre l'intérieur et l'extérieur au travers de la membrane ô combien sensible de "ce qui s'appelle encore peau".

Yves KAFKA

https://www.larevueduspectacle.fr/FAB-2021-Ce-qui-s-appelle-encore-peau-et-BoPEUPL-Nouvelles-du-parc-humain--deux-experiences-humaines-a-fleur-de-peau_a3088.html